

Recherches sociographiques



Un groupe de professeurs de l'Université Laval, *Cri d'alarme* (*La civilisation scientifique et les Canadiens français*)

Pierre Dansereau

Volume 7, numéro 3, 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055326ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055326ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dansereau, P. (1966). Compte rendu de [Un groupe de professeurs de l'Université Laval, *Cri d'alarme* (*La civilisation scientifique et les Canadiens français*)]. *Recherches sociographiques*, 7(3), 372–375.
<https://doi.org/10.7202/055326ar>

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1966

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

3.6 pour cent dans la proportion entre le personnel masculin et le personnel féminin justifie l'affirmation sans nuance citée plus haut ? Arrêtons-nous là.

Dans l'ensemble, le travail de M. Labarrère-Paulé est bien présenté. La lecture en est facile. Le style est clair et léger, l'expression parfois trompée par une imagination trop riche. Quelques fautes de typographie ont échappé à l'attention : ainsi, à la page 322, « *Honoré Mercier* » et non « Honoré MERCIER » : Mercier n'est pas l'auteur de cet ouvrage, comme l'indique la référence complète de la page xvii. Le lecteur aura sans doute de la difficulté à s'y retrouver dans les sigles. À la page xi, nous lisons une table des sigles et abréviations utilisés dans l'ouvrage. Or, plusieurs des sigles donnés en bas de page ne correspondent pas à ceux de la table initiale (cf. pp. 42, 87, 91, 111, 124, 137, 440, etc. . .). Enfin, la présentation des nombreux tableaux fournis par l'auteur n'est pas uniforme. Ces tableaux ne sont pas numérotés, plusieurs n'ont pas de titre. Le tableau de la page 258 se lit très mal parce que deux des quatre courbes du graphique sont indiquées par le même trait plein.

Jean-Paul MONTMINY

*Département de sociologie et d'anthropologie,
Université Laval.*

Un groupe de professeurs de l'Université Laval, *Cri d'alarme (La civilisation scientifique et les Canadiens français)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1963, 143 p.

Ce petit livre s'attaque à un grand sujet, car la moitié de son contenu est une tentative de synthèse de notre monde humain après le milieu du xx^e siècle. Quant au « cri d'alarme », il est donné en sourdine au début et, à mesure que s'accroissent les causes d'inquiétude pour notre monde et spécifiquement pour le milieu canadien-français, il gagne de volume et finit par devenir plus aigu.

Les trois premiers chapitres sur « La science pure » sont écrits par des hommes de science et considèrent les buts, les méthodes et l'humanisme de la science. Ils ne font à peu près pas allusion au milieu canadien, mais ouvrent une vaste perspective sur la découverte du monde par l'homme, sur les moyens qu'il s'est donnés d'approfondir et d'assurer ses connaissances et sur l'intégration de ces connaissances dans la vie personnelle et sociale. Cette première partie est élégamment écrite et d'autant plus claire qu'elle se limite à un vocabulaire courant. Il lui manquerait d'être un peu plus concrète et d'être illustrée pour servir d'introduction à l'état de développement intellectuel où se trouve l'homme contemporain. Le fond sur lequel cette approximation est tissée est la déclaration de Henri Poincaré (cité à la p. 23) : « L'expérience est la source unique de la vérité ». Quand on se rappelle à quel point le système d'enseignement classique québécois a réussi à nier cette prémisse essentielle, on n'est pas étonné que le paysage brossé par les auteurs ait l'aspect d'un pays étranger. Ayant moi-même, à plusieurs reprises, formulé cette idée, j'ai été particulièrement heureux de lire la phrase suivante : « . . . contrairement à ce que suggère une fausse notion de la culture générale, celui qui n'a pas approfondi au moins quelques points d'un ordre de connaissance y reste étranger, quelle que soit l'étendue de son savoir » (p. 34). Cette première partie prépare le lecteur à l'argument principal : l'absence du Canada français dans la découverte scientifique moderne.

La seconde partie est rédigée par des ingénieurs qui nous donnent en exergue une citation de la *Genèse* : « Remplissez la terre et soumettez-la ». Les ingénieurs qui ont écrit ces trois chapitres (4-6) ressemblent peu à la plupart de leurs confrères praticiens et pragmatiques, mais ils partagent implicitement l'optimisme qui continue d'affliger les technocrates, car ils ne font pas sa part au problème de la population humaine. Dans un livre par ailleurs explicite, courageux et imaginatif, le plus grand de tous les problèmes de

l'homme contemporain, sa multiplication effrénée, n'est pas carrément envisagé. Il me semble pourtant que nulle part ailleurs la consultation entre les hommes de science et leur société n'est plus urgente ni plus nécessaire.

Cette lacune n'est certes pas due à l'étroitesse de vue des auteurs qui manifestent un intelligent respect pour l'expérience esthétique, sociale et religieuse. Les auteurs qu'ils citent pour définir la vie de l'homme industriel sont aussi bien des littéraires que des scientifiques. Ils nous font suivre à la trace, dans ses grandes lignes, le transfert des découvertes scientifiques à l'application industrielle et sociale. Ils nous indiquent aussi quelques chocs en retour qui nous rappellent la nécessité des rapports de la science et de ses applications. On aurait aimé voir figurer davantage la médecine, l'hygiène, la psychologie, l'économie, la sociologie, dont le développement (malheureusement en retard sur la physique et la biologie) ont eu l'influence la plus profonde et la plus durable. (De quoi se nourrit la cybernétique ?)

Ces 73 premières pages sont donc une description où il ne manque pas grand'chose au niveau des structures intellectuelles de base sur lesquelles reposent et continuent de s'édifier la science et le milieu humain qu'elle a si complètement transformé.¹ Le lecteur peu éduqué en matière scientifique les trouvera un peu abstraites et n'y reconnaîtra pas souvent les allusions à sa propre expérience qui lui auraient permis davantage de pénétrer dans le sujet. Il aurait ainsi été mieux préparé à mesurer la situation des Canadiens français vis-à-vis la science qui fait l'objet du reste du livre (pp. 75-142).

Cette troisième partie comprend six chapitres. L'aperçu historique débute ainsi : « L'histoire de la science au Canada français n'a pas été écrite. Celui qui le fera accomplira une tâche agréable, car il s'agira surtout de la Petite Histoire, qui constitue toujours un travail humain et agréable. » Une affirmation aussi contestable invite à un débat sur l'histoire de la science et la place qu'elle occupe et celle qu'elle devrait occuper dans l'intérêt même des idées avancées par les auteurs de ce livre. Ceci me semble un des éléments les plus importants² dans la prospective dont il est question plus loin. Suit une chronologie de fondations d'institutions scientifiques, accompagnée de qualificatifs qui ne nous renseignent pas beaucoup sur leur caractère, et qui ne posent guère de jalons permettant de suivre l'évolution de la science au Canada français.

Les deux chapitres suivants comportent des tableaux sommaires dans le texte dont les chiffres justifient le « cri d'alarme » du titre. C'est une compilation vite faite et qui ne pénètre pas en profondeur. Les sources de renseignements ne sont pourtant pas inaccessibles et on aurait attendu une analyse plus poussée des diverses disciplines et des tendances réalisées. Les auteurs ont sans doute estimé qu'il suffisait d'indiquer le peu de progrès accompli en 30 ans pour appuyer leur thèse. C'est-à-dire, pour prouver l'infériorité quantitative des hommes de science canadiens-français et le faible poids de leur contribution écrite. Ce dernier aspect, toutefois n'est envisagé qu'obliquement.

Le chapitre dix cherche « des remèdes à notre sous-développement scientifique » et en propose trois : *l'achat chez nous* ; la création d'un *Conseil provincial de recherches* et la réforme de *l'enseignement du peuple*. On dispose en trois paragraphes du premier objectif : « chaque dollar dépensé est un vote pour ou contre notre « économie ». Une affirmation aussi courte, faisant suite aux propos très élevés des premiers chapitres et très audacieux des derniers, détonne singulièrement et décourage la discussion.

Pour ce qui est du *Conseil provincial de recherches scientifiques*, la partie est mieux engagée, quoique les arguments tirés des trois premiers chapitres ne soient pas utilisés.

¹ À ceux que ces reconstructions et spéculations intéressent, je recommande le livre de Kenneth BOULDING, *The meaning of the Twentieth Century*, collection *World Perspectives*, No. 34, Harper & Row, New-York, xvi + 199 p., 1964.

² Voir l'excellent article de Derek de Solla PRICE, « Science as a science, » *The (London) Times Literary Supplement*, 65th year, No. 3361, July 28, 1966, 659-661.

On craint, en lisant le chapitre dix, que la recherche industrielle n'ait le haut du pavé. On ne comprend pas très bien que les auteurs, dont la compétence ne fait aucun doute, écrivent : « Il serait bien difficile d'imaginer de toutes pièces ce que devrait être un Conseil de recherches scientifiques pour la province de Québec ». Plus loin ils ne craignent pas de s'engager dans des spéculations beaucoup plus risquées. On aurait pu souhaiter que, sans faire un inventaire du personnel scientifique actuellement au service du gouvernement provincial, ils posent la question de l'économie (du gaspillage?) des forces actuellement engagées dans la recherche mais dispersées et bureaucratisées. Si l'on considère la mise de fonds du Trésor provincial (depuis 1930, disons) et la valeur potentielle de ce personnel, il me semble qu'il y a là un élément de solution assez important. La conclusion, concernant le Conseil, est assurément juste : « Un refus de la part de nos gouvernements d'établir une politique bien définie à ce sujet signifie une acceptation des conditions de recul qui menacent de s'aggraver et de précipiter, à brève échéance, notre faible industrie secondaire dans la faillite ».

Or, ce n'est pas tout, à mon avis. Il ne s'agit pas que de l'industrie secondaire. Il s'agit tout autant, pour reprendre les arguments du début, de l'asymétrie (pour ne pas dire du clopinement) de notre culture elle-même. Et c'est à ceci qu'en viennent les auteurs en traitant leur troisième point, où ils s'attaquent au système d'éducation tout entier. Après un compliment très joliment tourné à l'adresse des autorités de l'Université Laval (p. 109), ils soulignent la fausseté, l'irréalité et le dogmatisme de l'enseignement secondaire qui, traditionnellement, aboutissait soit à l'université, soit à une espèce de vide.¹ Plus loin, considérant la Commission Parent, ils diront : « Ils nous semble d'ailleurs difficile qu'une commission dont aucun des membres n'est un scientifique (et cela en 1963 !) puisse proposer des formules préparant la jeunesse à vivre dans une civilisation scientifique » (p. 127).

Suit un court mais excellent exposé de l'accueil fait au scientifique de profession dans le milieu canadien-français. Certains ressorts psychologiques sont bien faibles hélas ! et il n'y a aucun moyen direct de créer une motivation très forte chez les étudiants universitaires tant que l'atmosphère culturelle et sociale ne se sera pas considérablement enrichie. De fait, il y aurait beaucoup à ajouter au sujet de la participation implicite du Canada français à certaines crises universelles causées, par exemple, par le desserrement de l'emprise dominante du verbal dans l'éducation ; par l'enseignement de masse (voir p. 116) ; par la défaite du moralisme légalisant ; par l'accession des jeunes au pouvoir politique, etc. Mais ce serait trop demander, dans le présent contexte, que d'exiger un affrontement de ces forces relativement nouvelles qui battent en brèche les habitudes traditionnelles. Ce qu'on pourrait signaler, toutefois, c'est la portée de l'élan reçu ailleurs (France, États-Unis) par l'éducation scientifique avant 1930.

On est heureux de lire, à la fin de cet important chapitre : « Mais il y a moyen d'en sortir . . . en nous élevant à un niveau supérieur, d'essayer de percevoir . . . la direction que prendra l'histoire . . . Si c'est dans ce sens que vont ceux qui, aujourd'hui, nous devancent, pourquoi ne pas essayer de les devancer . . . » C'est bien là le genre d'audace qui nous a manqué et que nous pouvons espérer pour l'avenir. Or, les auteurs recommandent que ceci s'accomplisse « en orientant toutes nos ressources vers l'intellectualisation à outrance de notre milieu, dans toutes les directions, mais surtout dans celle des sciences quantitatives ». Cette dernière recommandation est un peu inquiétante : elle pourrait mener à certain bourrage de crâne dont les résultats (en France, par exemple) sont peu encourageants.

Les deux derniers chapitres nous orientent carrément vers l'avenir en nous proposant d'utiliser les moyens de projection dont dispose singulièrement la Science, c'est-à-dire non seulement les calculs mais l'intuition créatrice qui a su, en tous temps, préparer la voie de la

¹ Cela rappelle une autre tradition canadienne-française : la construction, à l'étage supérieur de nos maisons de ferme, d'une porte ouvrant sur un balcon qu'on néglige de construire. Image d'un suicide.

de la découverte. Dans cette société future, la libération des énergies pour des tâches plus élevées poursuivra son cours, accompagnée d'aménités matérielles plus nombreuses et plus accessibles et, « parmi tous les bénéfiques . . . , le plus grand sera la sécurité de savoir ». On ne peut écrire de telles choses sans attiser la controverse. Tant mieux.

Ce petit livre, peut-être rédigé un peu hâtivement, et pourtant correct et complet à sa manière, ne perd pas de vue les objectifs qu'il s'était proposés. À travers les problèmes provinciaux qu'il cherche à éclairer, il situe l'homme en pleine lumière. Le nom de Teilhard de Chardin est souvent mentionné, encore qu'aucune de ses idées ne soit spécifiquement mise en cause ; plutôt, c'est l'optimisme de son esprit qui inspire une direction à cet essai.

Cri d'alarme ne propose à personne, à moins que ce ne soit à l'État, une tâche précise. Cependant, ses lecteurs y trouveront chacun de nouveaux arguments et de nouveaux motifs de prendre position.

Pierre DANSEREAU

*The New York Botanical Garden,
Bronx, New York.*

Paulette COLLET, *L'hiver dans le roman canadien-français*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1965, Collection *Vie des lettres canadiennes*, 281 p.

Il y a malbonne. D'abord, à cause du titre de ce livre. Ensuite, du fait que le livre est publié dans une collection dite *Vie des « lettres » canadiennes*. Tentons d'être juste en identifiant immédiatement le domaine auquel il appartient proprement : celui de l'ethnographie. Le roman est utilisé ici seulement comme source documentaire pour renseigner sur les façons dont les Canadiens, depuis le XIX^e siècle, se comportent durant l'hiver ou à propos de l'hiver. C'est ce dont nous informe l'auteur dès l'*Introduction* en définissant son projet : « Ce sont les effets de cette saison sur les mœurs et le tempérament que nous étudions principalement ici » (p. 11) ; et encore : « Nous n'avons pas essayé . . . d'évaluer les romans, mais nous avons simplement examiné le rôle de l'hiver dans la vie des personnages romanesques » (*ibid.*). Donc, une enquête indirecte, par l'intermédiaire d'une source secondaire, le roman, plutôt qu'une enquête directe par observation sur le terrain. S'il n'en est pas ainsi, je vois mal comment interpréter la réflexion que l'auteur prend la précaution de formuler à la fin de l'*Introduction* : « Si quelque spécialiste trouve des inexactitudes en ce qui concerne les coutumes dont il est fait mention dans ce livre, qu'il s'en prenne d'abord aux auteurs des romans, non à nous » (p. 14). Nous nous trouvons devant un ouvrage qui prolonge, en l'illustrant par des références puisées dans la littérature, l'étude géographique de Pierre Deffontaines, *L'homme et l'hiver au Canada*. L'auteur s'en réjouit d'ailleurs en constatant, dans sa *Conclusion*, que son « tableau assez complet de l'hiver et de ses coutumes » est « souvent . . . identique à celui qu'a peint Pierre Deffontaines d'après ses enquêtes et son expérience personnelle » (p. 258).

Cet album de citations comprend trois séries d'images qui nous font voir successivement : I. Les joies de l'hiver ; II. Les rigueurs de l'hiver ; III. La description et la fonction des paysages hivernaux. L'auteur a dû, avec une bénédictine persévérance, relever sur fiches tous les passages de tous les romans canadiens où apparaissent le mot « hiver » et le mot « neige ». Peu s'en est fallu qu'elle ne comptât les flocons de neige de chaque tempête ! Chaque fiche se prêtait à une double utilisation, étant donné qu'il se présente peu de cas où l'hiver ne soit à la fois occasion de « joie » et occasion de « rigueur » . . . Une troisième utilisation demeurait souvent possible, dans la troisième partie (correspondance entre les paysages et les états d'âme), pour permettre à l'auteur de rappeler des audaces de la littérature canadienne qui ont associé neige et pureté, hiver et vieillesse (p. 238) et, en conclusion, de constater que l'importance de l'hiver « dans le roman canadien semble être en régression » (p. 257). L'explication de cet affaiblissement statistique est, paraît-il, à chercher du